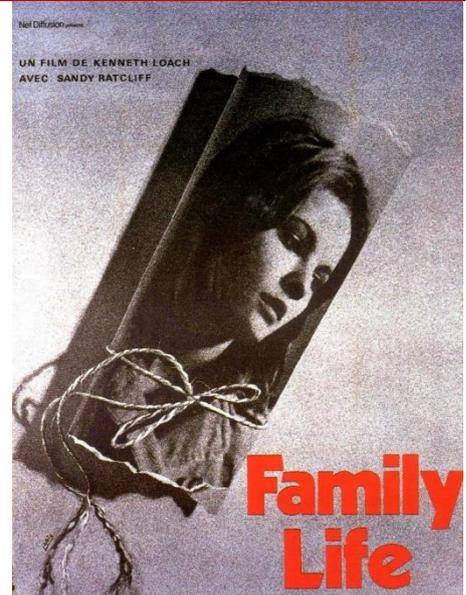


FAMILY LIFE

de Ken LOACH

FICHE TECHNIQUE

Pays : GB
 Durée : 1h48
 Année : 1971
 Genre : Drame
 Scénario : David MERCER
 Directeur de la photographie : Charles STEWART
 Décors : William McCROW
 Costumes : Daphne DARE
 Montage : Roy WATTS
 Musique : Marc WILKINSON
 Coproduction : EMI Films Ltd. / Kestrel Films Ltd.
 Distribution : Tamasa Distribution
 Interprètes : Sandy RATCLIFF (Janice Baidon), Bill DEAN (M. Baidon), Grace CAVE (Mme Baidon), Malcolm TIERNEY (Tim), Hilary MARTIN (Barbara Baidon), Michael RIDDALL (Dr Donaldson), Alan MacNAUGHTAN (M. Caswell)
 Sortie : 1^{er} novembre 1972



SYNOPSIS

Au Royaume-Uni, dans la grisaille d'une banlieue, une famille « normale » se désagrège lentement. Janice Baidon, la dernière enfant de la famille, privée d'elle-même et subissant quotidiennement les pressions parentales, s'enferme dans des comportements qualifiés d'étranges. Désemparés, et persuadés que le caractère renfermé et légèrement fantasque de leur fille est dû à des problèmes mentaux, les parents de Janice décident de la placer dans une institution psychiatrique...



Éléments biographiques

60 ans de luttes, de protestations et de dénonciations, telle est la vie et tel est le cinéma de Ken Loach, qu'Alan Parker définissait comme « un homme sans concession face aux abus de pouvoirs, porteur d'un cinéma humaniste, intègre, authentique et qui se veut fidèle aux causes qu'il défend ».

Ken Loach est né en 1936. Il est issu d'un milieu modeste, son père était responsable d'un « service entretien » dans une usine. Ensuite, après ses années d'armée, il part étudier le droit à Oxford. C'est là, dirait-il, « que j'ai compris que la classe dirigeante avait un visage », et ce avant de s'intéresser à l'art dramatique. Ce qui signifie que Ken Loach n'a pas fait d'école de cinéma dans sa jeunesse et qu'il va découvrir en fait le milieu audiovisuel grâce à son ami Tony Garnett, qui fût l'un des plus grands producteurs de la BBC.

Sur le plan professionnel, il serait possible de subdiviser sa vie de cinéaste en trois grandes périodes.

- **La première période, les années 60/70**, que l'on pourrait appeler les années « de télévision » mais également de ces trois premiers films.

Tony Garnett fait entrer Ken Loach à la BBC2 en 1960, ce qui lui permet de faire ses premières expériences de documentariste et de réalisateur. Une époque où il s'agissait d'ouvrir la culture et l'antenne aux classes populaires avant hélas que tout ne devienne bureaucratisé, hiérarchisé et que l'audimat ne tue l'originalité. Même si Ken Loach reste très critique vis-à-vis de la qualité de ses premières réalisations documentaires, il est à noter qu'il s'engage d'emblée sur des sujets visant à filmer la réalité des milieux pauvres, afin, disait-il, « de secouer le système »... afin de laisser la parole aux plus démunis, aux plus défavorisés, ou bien encore aux « fous »... Il sera aussi fortement marqué par les événements de 68, période où il s'engage auprès de son ami Jim Allen (ex-ouvrier devenu auteur et scénariste)...

Parallèlement à ses travaux télévisuels, Ken Loach, bien soutenu par son ami Tony Garnett, réalisera ces trois premiers films :

Pas de larmes pour Joy, son 1^{er} long métrage, sorti en 67

Kes en 1969, 1^{er} film remarqué par la critique

et le film que nous présentons cette année à Premiers Plans à savoir : *Family life* en 1971.

- **La deuxième période, 1979 à 1990**

Ces années vont résonner comme le début des années noires pour Ken Loach. Il dira à propos de cette période que tout ce qu'il entreprenait était soit interdit soit non distribué !

- **La troisième période, de 1990 à nos jours**

Une période riche et faste pour Ken Loach et qui sera couronnée de fort nombreux succès :

1990 : *Secret défense*, Prix du jury au festival de Cannes

1993 : *Raining stone*, Prix du jury au festival de Cannes

1994 : *Lady bird*

1995 : *Land of freedom*

1998 : *My name is Joe*

2001 : *Bread and roses*

2001 : *The navigators*

2006 : *Le vent se lève*, Palme d'or au festival de Cannes

2012 : *La part des anges*, Prix du jury au festival de Cannes

2014 : *Jimmy's hall*

2016 : *Moi, Daniel Blake*, Palme d'or au festival de Cannes

A l'origine du projet : une adaptation

Le sujet de ce drame, Ken Loach ne le connaît que trop bien puisqu'il a œuvré à la réalisation de la pièce de David Mercer : *In two minds* (1967) pour l'émission *The Wednesday Plays* de la BBC. Ce programme télévisuel a proposé pendant plus de quinze ans au public britannique des « dramas » sur la réalité sociale des classes moyennes et prolétaires.

Rapidement, Ken Loach décide de se réappropriier la pièce en tant que cinéaste et de s'affranchir de la grammaire télévisuelle déployée plus tôt. Quatre ans après, il réalise *Family Life*.



PISTES PÉDAGOGIQUES

1 – Un film « à thèse », porté par « l'antipsychiatrie »

En effet, la dénonciation de la psychiatrie classique, usant des électrochocs et des psychotropes en abondance, face aux nouvelles approches de traitement proposées par le courant dit de « l'antipsychiatrie », est omniprésente dans le film.

Durant les années 60, Aaron Esterson, Ronald Laing et David Cooper donnent naissance à ce mouvement de « l'antipsychiatrie ». Ces psychiatres cherchent à changer les pratiques en cours dans les hôpitaux psychiatriques. Ils estiment que ce qui est en cause dans la maladie mentale, ce n'est pas la maladie d'une seule personne, mais tout un processus social. Ils pensent que les structures parentales, morales, économiques et sociétales jouent un rôle déterminant dans la maladie mentale. Ce que refuse à l'époque la psychiatrie classique.

Cf. la dernière séquence du film où le professeur Carswell, représentant de la psychiatrie traditionnelle, affirme de façon péremptoire devant son auditoire d'étudiants, que la société et la famille ne jouent aucun rôle dans la maladie mentale.

Proposition pédagogique : analyser le tableau d'André Bouillet. Car en effet, en regardant la séquence finale, comment ne pas penser à la leçon clinique donnée par le professeur Charcot à l'hôpital de la Salpêtrière à Paris ; scène immortalisée par le tableau d'André Bouillet en 1887.

Notons que le professeur Ronald Laing a été choisi par Ken Loach comme « conseiller médical du film ». Auteur de plusieurs ouvrages importants tels : *Le moi divisé* ou bien encore *La folie et la famille*, le docteur Laing proposera à ses patients des lieux de vie, en mettant à leur disposition des maisons où le dialogue et l'écoute joueront le premier rôle.

Cf. la 19^e séquence qui se déroule dans l'un de ces lieux de vie et où sont présents lors du tournage les vrais patients du docteur Laing.

A noter également à ce propos les différentes formes prises par le langage au sein de ce film, où la parole est à la fois la manifestation d'une instance castratrice ou bien d'un facteur libérateur, permettant aux patients de mettre des mots sur leurs maux.

2 – Un film « à thèse »... mais pas seulement...

Family Life, c'est aussi, comme toujours chez Ken Loach, un avis de désastre social. La famille, la société, le travail sont montrés comme autant de systèmes gigognes, aliénants et pathogènes.

Les thématiques chères à l'auteur, révolte, indépendance, mainmise abusive de la majorité sur la minorité, sont également très présentes dans ce film. La métaphore de la « grosse machine » évoquée par Janice et qui va la dévorer est significative à cet égard. Car Janice sait très bien qu'elle n'aura pas la force pour résister (cf. 40^e séquence).

La juste évaluation du contexte, à savoir les années 60/70 est parfaitement maîtrisée par Ken Loach. En effet, *Family Life* a la particularité de prendre ostensiblement le parti de narrer une histoire singulière pour illustrer un propos largement plus étendu. On comprend en effet fort bien que le récit de Janice, qui ne parvient pas à rentrer dans un système normalisé « enfance-adolescence-mariage-travail-mort », est aussi celui de toute la jeunesse des années 1960/1970. La jeunesse du « Summer of Love », de mai 1968, de l'IVG, de la libération des mœurs... Un monde totalement inintelligible pour les parents de Janice.

3 – La « signature » Ken Loach : mise en scène, casting et cadrages

Ce troisième film a permis à Ken Loach de fonder de manière claire son langage cinématographique : cadrages réfléchis, travail documentaire approfondi en amont du film, casting parfaitement pensé... pour ne rien dire de la constitution d'une équipe fidèle, ou bien encore de la maîtrise des budgets.

- La mise en scène alterne de manière fort subtile entre les scènes hospitalières et familiales, ce qui rompt intelligemment la linéarité du récit et qui permet à Loach d'entremêler le présent et le passé. Une mise en scène qui enchaîne parfois jusqu'à l'étouffement, des cadrages serrés et tranchants qui traduisent magistralement que Janice dans un tel environnement « ne peut exister »... Car Janice veut exister... mais pour elle-même et non pour les autres. « On ne peut pas me posséder si je n'existe pas. »

A noter sur ce point l'exceptionnelle interprétation de Sandy Ratcliff.

(Cf. séquences 34 et 37)

- Chez Ken Loach, le casting dure très souvent plusieurs mois. Chaque acteur choisi se devant de connaître ou de s'imprégner du métier et du parlé de son personnage. A cet égard, tous ne sont pas professionnels. Ken Loach préférant parfois des gens de terrain à des acteurs professionnels.

Toute la capacité de Loach à choisir et diriger des acteurs non-professionnels prend toute sa mesure dans *Family Life*, où le père de Janice a été repéré lors d'une réunion politique du parti conservateur... et dans le choix de Ken Loach de filmer les véritables patients du docteur Laing, dans leur lieu de vie.

Ken Loach étant aussi intéressé par la personnalité de ses acteurs que par leur qualité professionnelle. « Je cherche, dira-t-il, des acteurs prêts à dévoiler leur esprit autant que leurs faiblesses. »

- A la recherche d'un « cinéma vérité », Loach porte une attention extrême au cadrage.

Loach a toujours comparé la caméra à une personne ! « Elle est un œil », dira-t-il. Un œil qui capte les présences, les émotions, les fragilités. Autrement dit, si l'on veut atteindre l'humanité, la caméra doit se substituer à notre regard. C'est pourquoi Loach refuse de filmer ses personnages en trop gros plan, car, dit-il, « c'est une image hostile, qui réduit les acteurs au rang d'objet. L'enjeu est de savoir toucher le spectateur comme nous l'avons été nous-mêmes, en observant ces réalités, ces « malades » ou ces injustices... »

4 – Conclusion : *Family Life*, un film aux mille questions...

« Any question », ainsi se conclut paradoxalement *Family Life*, nous laissant sans voix tel l'auditoire du professeur Carswell, mais pour d'autres raisons car ce film est bouleversant. Mais l'émotion passée, nous quittons la salle, accompagnés de mille questions.

Savons-nous aimer ? Comprendons-nous bien que vouloir un enfant, ce n'est pas vouloir un prolongement de soi ? Mais bien vouloir une autre vie, indépendante de la nôtre ? Souhaitons-nous la vérité ? La vérité est-elle supportable ?

De nos jours, nous sommes toujours en lutte contre des modèles que nous estimons « malades », et ce film est une invitation à la révolte car ce drame est aussi le symbole de tous les opprimés que Ken Loach s'attachera à défendre tout au long de sa vie et de sa filmographie.